



**HAL**  
open science

## Naviguer dans le dialogue et faire voir ce que l'on dit : approches linguistique et psycholinguistique de "voilà"

Charlotte Danino, Dominique Knutsen, Gilles Col

### ► To cite this version:

Charlotte Danino, Dominique Knutsen, Gilles Col. Naviguer dans le dialogue et faire voir ce que l'on dit : approches linguistique et psycholinguistique de "voilà". Marta SAIZ-SÁNCHEZ; Amalia RODRÍGUEZ SOMOLINOS; Sonia GÓMEZ-JORDANA FERARY. Marques d'oralité et représentation de l'oral en français, 20, Presses universitaires Savoie Mont Blanc, 2020, 10 2377410146. hal-02949361v2

**HAL Id: hal-02949361**

**<https://hal.science/hal-02949361v2>**

Submitted on 25 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**NAVIGUER DANS LE DIALOGUE  
ET FAIRE VOIR CE QUE L'ON DIT :  
APPROCHES LINGUISTIQUE ET PSYCHOLINGUISTIQUE DE VOILÀ**

**CHARLOTTE DANINO<sup>(1)</sup>, DOMINIQUE KNUTSEN<sup>(2)</sup>**

**ET GILLES COL<sup>(3)</sup>**

<sup>(1)</sup> UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE PARIS 3  
(PRISMES EA4398 - SeSyLIA)

<sup>(2)</sup> UNIVERSITÉ CHARLES-DE-GAULLE LILLE III  
(SCALAB UMR CNRS 9193)

<sup>(3)</sup> UNIVERSITÉ DE POITIERS (FoRELLIS EA 3816)

### ***1. Introduction***

La production du langage oral se distingue nettement de celle du langage écrit, si l'on s'en tient aux formes traditionnelles des deux modalités langagières (en excluant donc les formes notamment digitales qui floutent cette ligne de démarcation)<sup>1</sup>.

La linéarité de la chaîne parlée fait que la parole est toujours nécessairement en avant. Si la lecture permet de revenir sur ce qu'on vient de lire, l'oral force à faire répéter en interrompant le flux là où il en était. La parole est toujours en temps réel. La navigation dans la modalité orale est bien plus contrainte que dans la modalité écrite. Cela a deux conséquences principales.

Premièrement, l'oral impose une segmentation qui lui est propre : un flux ininterrompu de parole serait incompréhensible. Pour que le cerveau humain puisse traiter l'information (orale), celle-ci doit être segmentée afin d'en faciliter la perception en s'alignant pour ainsi dire sur ce que nos facultés cognitives (mémoire de travail, rapidité de traitement) permettent.

---

1 La communication numérique présente une distinction essentielle entre outils synchrones et asynchrones – l'oral est généralement synchrone, l'écrit, typiquement asynchrone (Panckhurst 2006, Marrocia 2016).

Se dessine ici un premier lieu de convergence entre linguistique et psycholinguistique<sup>2</sup> : une contrainte de traitement cognitif de l'information (pas spécifiquement langagière d'ailleurs) impose une segmentation de la chaîne parlée qui doit par ailleurs respecter les structures linguistiques. En effet, les interruptions ne peuvent pas avoir lieu n'importe où pour ne pas gêner la compréhension (ni la production d'ailleurs)<sup>3</sup>.

Deuxièmement, l'oral a développé des marqueurs multimodaux qui lui sont propres. Certains sont acoustiques ou prosodiques ; d'autres sont linguistiques (mots ou expressions). comme les marqueurs de discours (MD ci-après). Parmi leurs nombreux noms (Fox Tree 2010), celui-ci présente l'intérêt d'inclure les cas de marqueurs partagés entre l'écrit et l'oral, qui ont alors un fonctionnement spécifique à chaque modalité langagière.

Prenons comme point de départ l'idée que les MD témoignent du travail de segmentation décrit ci-dessus tout en permettant de prendre en charge la dimension intersubjective de la parole, notamment dans les cas d'interactions réelles (et non représentées). Dans ces cas-là, ils peuvent servir différentes fonctions comme garder la parole, interpeler l'interlocuteur, ouvrir un topique, fermer une séquence, marquer la surprise, donner son (dés)accord, etc. Leur fonctionnement est presque plus métadiscursif que discursif, puisqu'ils semblent contribuer plus à la structuration de la chaîne parlée qu'à la représentation du contenu que cette dernière construit. Une autre manière de poser ce problème serait d'associer ces marqueurs non pas à l'oral et à la linéarité de la chaîne parlée (dimension cognitive), par opposition à l'écrit, mais au dialogue (à l'interaction) plutôt qu'au monologue. Cela reviendrait en fait à privilégier le degré d'interactivité d'une production. Or le monologue est en fait souvent structuré comme un dialogue fictif (Pascual/Sanders 2016 sur la *fictive conversation*). Dans la même ligne d'idée, certains discours largement monologiques entièrement rédigés sont néanmoins traités dans la modalité orale (articulation, multimodalité, prise en compte de la mémoire à court terme des récepteurs). C'est pourquoi nous privilégions le contraste oral/écrit au contraste monologue/dialogue, soit la modalité plutôt que le mode de discours.

Que les MD permettent d'organiser l'interaction ou qu'ils contribuent à la structuration de l'information, ils témoignent du travail que fait le locuteur sur son propre discours pour le rendre traitable par l'interlocuteur. En ce sens, les MD invitent à réfléchir à la représentation que le locuteur se fait de son discours et de l'interaction en cours. La psycholinguistique a bien cerné ce point : le dialogue, pour être mené à bien, nécessite que les

2 Dans le présent article, ce terme désigne les domaines pertinents de la psychologie du dialogue, et de ce qu'on appelle aussi plus largement la psychologie du langage.

3 Furo (2013) par exemple pour une étude sur l'anglais et le japonais.

colocuteurs aient une représentation l'un de l'autre pour s'adapter (Clark/Marshall 1978, 1981) et du dialogue lui-même, représentation qui évolue au fil de l'interaction (Kuhlen/Brennan, 2010; Kuhlen et al. 2012).

Pourtant, les MD sont une catégorie linguistique, c'est-à-dire pour la linguistique. En psychologie du langage, ils sont rarement abordés en tant que tel. On peut y trouver deux raisons. La première tient à la structuration de la discipline: les psycholinguistes étudient le langage en vue de préciser les processus cognitifs qui sous-tendent son utilisation (aussi bien en production qu'en compréhension), mais s'intéressent peu au contenu, au sens et aux caractéristiques des mots ou des énoncés produits. Pour justifiable que cette situation soit, elle ne favorise pas ou peu l'étude lexicale et/ou sémantique du discours en contexte comme on l'entend en linguistique.

La seconde raison tient à ce que bon nombre d'études de psychologie du langage orientent leurs analyses vers l'idée d'une coopération dans le dialogue dont on peut mesurer le succès car il est orienté vers un but. De ce point de vue là, les MD sont d'emblée caractérisés dans leurs fonctions: nous ne citerons ici qu'un seul exemple développé plus loin, celui de Bangerter/Clark (2003) qui traite *ok* et *uhuh* en anglais comme des marqueurs de navigation dans le dialogue. En clair, tous les MD ont une fonction commune: favoriser la réussite du dialogue - reste ensuite à voir comment chacun peut le faire. La question de la catégorie est donc forcément réglée avant même d'être posée.

Le travail présenté ici prend acte de ces constats et se donne pour objectif une première caractérisation conjointe des MD en tant que classe linguistique d'unités spécifiques et caractérisables dans une approche compatible avec les cadres psycholinguistiques. À cette fin, nous posons les questions suivantes: les marqueurs discursifs représentent-ils le travail cognitif spécifique de l'oral au sein des productions de l'oral? Les marqueurs de discours sont-ils des indicateurs pour et par les colocuteurs de leur représentation de l'interaction en cours? Si oui, peut-on distinguer une représentation du versant cognitif de l'oral et du versant intersubjectif (sociolinguistique)? Si tel est le cas, les spécificités des MD et de la communication audiovisuelle synchrone s'éclaireraient mutuellement en étant co-déterminés. La question intéresse autant la linguistique qui cherche à caractériser les MD et leurs rôles dans une sémantique métadiscursive, que la psycholinguistique qui en fait des clés du traitement de l'information. Cette étude aborde donc cette question en partant d'une méthodologie mixte.

Une expérience de psycholinguistique a été réalisée pour manipuler la charge cognitive compliquant l'interaction. L'hypothèse est que si l'interaction se complique, de nombreux marqueurs vont apparaître pour

en faciliter le traitement. C'est notamment l'hypothèse faite avec voilà qui a bénéficié d'une étude linguistique préalable (Col et al. 2015, Col et al. 2016, Col et al. 2019). L'expérience a donc créé un corpus d'interactions contraintes mais spontanées qui ont fait l'objet d'analyses linguistique et interactionnelle qualitatives. Le résultat de ces analyses a ensuite été mis en perspective avec des études complémentaires, notamment Mondada (2018).

L'article commence par un rapide état de l'art centré sur de la compatibilité entre psycholinguistique et linguistique et leurs postulats théoriques communs, noués autour de la notion de terrain commun (*common ground*). Les différences entre dialogue et interaction y seront abordées. de même que le très particulier marqueur voilà y sera abordé.

Le corpus fera ensuite l'objet d'une présentation détaillée, précisant le cadre expérimental, le type de données recueillies et leur traitement. Cela nous permettra dans un troisième temps de formuler notre (ou nos) hypothèses(s) d'analyse principale(s). Une dernière section présentera et discutera des résultats avant une conclusion en forme de perspectives de recherche.

## 2. État de l'art

### 2.1. La notion de dialogue : convergence (psycho)linguistique

Le terme dialogue renvoie principalement à la psychologie du langage pour désigner ce que la linguistique, ou plus largement les sciences du langage, appellent l'interaction, notamment depuis les travaux d'Analyse Conversationnelle (AC ci-après) à la suite de Sacks et al. (1974). Les deux notions ont plusieurs caractéristiques convergentes. Tout d'abord, elles désignent une sorte de configuration défaut : deux personnes coprésentes échangent verbalement des informations selon des règles. De ce modèle émergent les points communs aux différentes approches présentées ici (intersubjectivité, collaboration, co-construction du sens) et des enjeux similaires : le double impératif de se coordonner cognitivement et s'entendre 'socialement'. Schématiquement, les disciplines vont privilégier l'exploration de l'un ou l'autre de ces impératifs. L'AC envisage l'interaction verbale comme une activité sociale régie par un ensemble de micro-règles observables dans les interactions. Ont ainsi été étudiées les interruptions, les réparations, les chevauchements, les silences ou encore les moyens de sélectionner le locuteur suivant (Sidnell/Stivers 2012). L'AC se demande comment font les locuteurs ? Éventuellement, que font-ils (*action formation and ascription, turn design*).

La psychologie du langage s'intéresse également à une logique de régulation mais privilégie les déterminismes cognitifs : pourquoi les sujets

ont-ils dit ou fait? Qu'apprend-on ainsi des mécanismes psychologiques qui favorisent ou empêchent le bon déroulement d'un dialogue? Cela présuppose l'idée de réussite ou d'échec: le dialogue est un cas de coopération entre deux sujets en vue d'atteindre un but. Les observables de la psychologie sont aussi des comportements (réactions par exemple) qui ne sont plus pris comme indicateurs sociaux mais cognitifs, qui, par le biais de l'expérimentation où les différents paramètres isolés sont contrôlés, permettent l'étude des processus qui les sous-tendent.

D'autres différences méritent d'être notées: l'étude des processus cognitifs implique souvent de se concentrer sur les résultats de ces processus, ce qu'ils permettent ou inhibent. À l'inverse les approches interactionnistes se concentrent sur le déroulement de l'interaction en tenant compte à un instant "t" de ce que les participants peuvent savoir ou comprendre.

La linguistique à proprement parler se situe entre ces deux approches, la conciliation entre interaction et cognition n'étant pas simple quoique plusieurs tentatives émergent (Danino en préparation). La notion de discours apparaît comme une des premières volontés d'intégration (Culioli 1990; dialogisme chez Ducrot 1984, Bakhtine 1963; Adam 2011, Charolles 2005, 2009, Moeschler/Reboul 1998 dans une approche plus pragmatique). Mais cela vaut surtout pour l'écrit. Avant de présenter notre modèle linguistique, héritier de la notion de discours, nous souhaitons présenter celui de Bangerter et Clark qui a fourni le cadre expérimental de notre étude.

## ***2.2. L'idée de navigation dans le dialogue (Bangerter/Clark 2003)***

Ce modèle rassemble linguistes et psycholinguistes en intégrant des concepts venant des deux disciplines. De la psychologie, les auteurs retiennent l'idée du dialogue comme orienté vers un but. De la linguistique, les auteurs assument l'héritage de l'AC. Le point de convergence se situe dans la notion d'activités conjointes (*joint activities, op.cit.*), que la communication nous permet de mener à bien: organiser une fête, préparer le dîner, suivre un cours, etc. Le dialogue peut alors être vu comme la coordination entre deux partenaires, mais aussi entre deux plans d'activités qui mobilisent nos ressources cognitives et nos habitudes sociales:

Dialogues, therefore, divide into two planes of activity [...]. On one plane, people create dialogue in service of the basic joint activities they are engaged in – making dinner, dealing with the emergency, operating the ship. On a second plane, they manage the dialogue itself – deciding who speaks when, establishing that an utterance has been understood, etc. These two planes are not independent, for problems in the dialogue may have their source in the joint activity the dialogue is in service of, and vice versa.

Still, in this view, basic joint activities are primary, and dialogue is created to manage them. (Bangerter et Clark 2003 : 196)

Les auteurs citent un certain nombre de marqueurs – *okay, all right*, etc. – qui permettent la gestion de l'interaction (dialogue management, *ibid.*), la navigation dans le dialogue et les activités qu'il engage. Ils empruntent la notion de navigation à l'importante recherche sur l'organisation des activités humaines, y compris hors dialogue, décrites en termes de projets et sous-projets. Dans ce contexte, ces marqueurs sont appelés « marqueurs de projet ».

Anna's going to a film, for example, might be divided into three projects – traveling to the cinema, watching the film, and returning home – each of which divides into subprojects. Anna doesn't plan the entire activity in detail. She might plan to travel by car, but on discovering her car doesn't work, she takes a bus; [...]. Anna's plans are flexible and opportunistic. Joint activities are no different, except for one feature: they must be planned and carried out by the participants jointly. (*ibid.* 197)

Les activités conjointes mettent au centre la communication sur laquelle repose le succès du dialogue: la communication est donc l'exercice orienté (vers un objectif, motivé par une cause) du dialogue, que les marqueurs de projet découpent en sous-projets, balises pour naviguer dans la séquence interactionnelle. Ces marqueurs sont connus des (socio) linguistes (interactionnistes) sous différentes étiquettes: *back-channel* et *continuers* (marqueurs attentionnels), *acknowledgment tokens* (réception de l'information, acquiescement), *assessments* (évaluations, interjections, ex.: *oh wow*). Dans le modèle de Bangerter et Clark, ces marqueurs servent aux partenaires à coordonner leur conception de la séquence: en sont-ils au même point? On envisage ici que les marqueurs de projet sont des marqueurs de dialogue spécifiquement dédiés aux transitions entre projets ou sous-projets. À ce titre, ils sont des marqueurs de discours.

**Tableau 1 : Catégorisation des marqueurs de discours**

Marqueurs de discours			
MD oraux			MD écrits
Marqueurs de dialogue		Marqueurs « monologiques »	
Marqueurs de projets	...	...	...

Notons enfin que si le problème de la catégorisation fonctionnelle de ces marqueurs est partagé, celui de leur catégorisation linguistique ne préoccupe que les linguistes: peut-on traiter de la même façon un non-mot (*hum, uhuh*), un mot au statut grammatical varié (*okay, voilà, oui, genre*,

*clairement*) et des propositions réduites (*small clauses*) comme *I think, I mean, tu vois?* (voir ainsi Traugott 2010, Dostie 2004, Detges/Waltereit 2011, Diewald 2011, Evers-Vermeul et al. 2011, Degand/Evers-Vermeul 2015).

### 2.3. *Compositionnalité gestaltiste et sémantique instructionnelle*

Notre modèle linguistique est sémantique, centré autour de la construction dynamique du sens (Victorri 1996, 1999). Il propose que le sens d'un énoncé se construit au cours d'un processus dynamique, « en ligne » : le traitement des informations lexico-grammaticales s'effectue, au fur et à mesure de la perception de l'énoncé (*on-line processing*) (Col 2017). À partir de la perception des unités linguistiques de l'énoncé, les informations lexico-grammaticales sont assemblées dans une série de représentations modifiées au fur et à mesure du traitement de l'énoncé. Le « moteur » du processus de construction du sens vient d'un double mouvement d'interaction entre les unités et le cotexte : 1) chaque unité linguistique interagit avec son cotexte, son sens dépendant du sens des autres unités avec lesquelles elle interagit : 2) le sens global de l'énoncé rétroagit sur le sens des unités – le « tout » interagit avec les « parties ». Ce principe d'évocation et de convocation du sens rend le, le modèle à la fois compositionnel et gestaltiste.

Il est important de noter que ce modèle partage plusieurs points communs avec certains des modèles développés en psycholinguistique : le traitement sémantique dynamique et incrémental, suite aux travaux de Barsalou (1999, 2008, 2010), Kintsch (2001) ou Le Ny (2004) ; l'idée d'ajustement intersubjectif dans la parole en vue de la constitution d'un terrain commun. Les représentations de la conversation *et* du partenaire en dialogue, sont effectivement partagées et ajustées au fur et à mesure du dialogue et de la co-construction des énoncés. Nous faisons l'hypothèse que les MD jouent un rôle crucial dans ces mécanismes.

## 3. *Application à voilà*

### 3.1. *L'hypothèse du grouping*

Col et al. (2015) analysent *voilà* dans ce cadre. Ce terme, très étudié en linguistique ne l'est que très peu en psycholinguistique. En partant de l'état de l'art, l'étude a classé les emplois du terme selon trois critères - statuts syntaxiques, fonctions sur la scène verbale (conclusive ou introductive) et valeurs sémantiques, que voici :

- (1) **Balisage** (structuration du discours) : « là, voilà, tu seras bien. »



- (2) **Prédicative** (structuration du contenu informationnel): «voilà pourquoi le juge Lambert demande le renvoi»

La même étude a conclu à partir d'un corpus mixte (oral/écrit) à une différenciation nette des emplois selon la modalité langagière, confirmant la démarche présentée en introduction. Une perspective diachronique sur le terme éclaire sa spécialisation pour l'oral. S'il semble avoir toujours été écrit et oral (Opperman-Marsaux 2004, 2006), *voilà* paraît coder dès le départ une «morphologie du dialogue» (Julia 2015). Danino et al. (2019) confirme par ailleurs la pragmatization du terme au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle, moment où apparaît la forme holophrastique si courante de nos jours. Le terme couvre donc tout le spectre des marqueurs d'intersubjectivité du «simple» présentatif très intégré syntaxiquement à la particule de discours tout à fait autonome dont la fonction est éminemment interactionnelle (voir aussi Mondada 2018). *Voilà* désigne l'extralinguistique (*Tiens! Voilà Jean qui arrive*) comme le linguistique (*Voilà pourquoi nous concluons que...*). En appelant à la perception de l'interlocuteur, il dirige l'attention des partenaires en dialogue vers l'information pertinente.

Dans le cadre d'une sémantique instructionnelle, *voilà* a deux rôles complémentaires dans la mise en place de la scène verbale: (1) **délimiter** une scène verbale (lui donner ses contours, ses limites), et (2) **introduire des éléments** sur la scène (nouveaux ou venant d'une autre scène). La fonction d'introduction est première et explique le double rôle de *voilà* qui délimite la scène verbale en la structurant.

On propose alors l'instruction sémantique suivante: *voilà* convoque sur la scène verbale des éléments dispersés (entités ou procès, disponibles dans le contexte discursif et/ou extralinguistique); *voilà* évoque leur regroupement dans un ensemble perceptible – et donc *a priori* traitable cognitivement et pertinent interactionnellement.

Ce que nous appelons «éléments dispersés» peut recouvrir différentes situations. L'exemple (3) illustre le cas où *voilà* annonce le regroupement de l'ensemble d'informations qui est présenté dans le reste du discours (être recherché par la police, nier l'assassinat, refus d'être interrogé par la police, ainsi que la relation concessive entre les deux dernières informations):

- (3) Mais voilà, il est depuis recherché par la police dans le cadre d'une enquête sur une affaire de meurtre. Mais si John McAfee assure ne pas être l'auteur de cet assassinat, il n'est néanmoins pas décidé à se laisser interroger par la police. ZDNet.fr, article du 19 novembre 2012 (vérifié le 22 août 2019)

En (4), *voilà* réunit plutôt deux informations (téléphoner et emmener un costume) en réaction à ce que dit l'interlocuteur :

- (4) L1 : et ben je vais téléphoner à Marguerite, je vais lui demander de t'emmener un costume  
 L2 : en attendant euh  
 L1 : en attendant tu vas t'asseoir ici et je vais te chercher quelque chose, voilà.

Toute instruction sémantique étant basée sur un double mouvement de convocation-évocation, *voilà* dépend aussi du sens qu'apportent les unités co-présentes dans l'énoncé. De cet aspect du sens dépendent les différents types de *voilà*. Suivant les contextes et les relations qu'entretient *voilà* avec les autres unités linguistiques et leurs instructions, le regroupement des éléments peut ainsi prendre différentes formes. Il peut par exemple se faire en introduisant des éléments nouveaux sur la scène et en les intégrant dans cette représentation partagée : cela génère le rôle introductif de *voilà*, comme en (3) Le regroupement des éléments peut par ailleurs se faire en rassemblant les éléments dispersés en vue de leur intégration dans la représentation partagée. C'est le rôle conclusif de *voilà* comme en (4).

L'instruction sémantique formulée pour *voilà* semble trouver toute sa pertinence dans le cas du dialogue et plus généralement de l'interaction verbale. L'interaction est effectivement une activité coûteuse sur le plan cognitif car elle requiert de garder en mémoire des informations, d'effectuer des inférences, de construire des anaphores, etc., le tout au fur et à mesure du déroulement du dialogue. Cet ensemble d'activités d'autorégulation et de rétroactivité permet aux interlocuteurs d'ajuster leur discours en fonction du discours des autres, et nous faisons l'hypothèse que cet ajustement se trouve facilité par la possibilité qu'à chaque locuteur de regrouper des informations de façon à les rendre perceptibles pour l'interlocuteur. Nous défendons l'idée que *voilà* sert en priorité, dans le cas d'une situation d'interaction verbale, à marquer l'intégration d'informations dans la scène verbale en cours de co-construction et à les rendre perceptibles aux autres participants. En regroupant des éléments dans une forme perceptible, régulière et stabilisée, *voilà* contribue au séquençage de l'interaction en créant de « bonnes formes » par analogie avec la *Gestalt* (Köhler 1929, Guillaume 1937). Nous retrouvons les deux rôles principaux de *voilà* décrits plus haut : introduire et conclure : *voilà* marquerait le passage d'une information *subdivisée* (Fauconnier 1997, Dinsmore 1991) à une information *regroupée*.

Si cette instruction est correcte, *voilà* devrait alors faciliter le traitement de l'information dans le dialogue et apparaître lorsque ce besoin se fait sentir, par exemple si la charge cognitive augmente. Le concept de charge cognitive se définit comme le reflet l'intensité du traitement cognitif engagé

par un individu pour réaliser une tâche dans un environnement donné (Chanquoy et al. 2007).

On fait l'hypothèse double que *voilà* est produit pour faciliter le traitement et rendre les interactions fluides; il émergerait surtout en tant que ressource en contexte de difficulté (lorsque les locuteurs ressentent une charge cognitive élevée). Pour tester ces hypothèses, nous avons collecté et analysé les données présentées maintenant.

### **3.2. Corpus et données**

#### **3.2.1. Cadre expérimental**

Le corpus a été collecté dans le cadre d'une expérience de psycholinguistique sur la charge cognitive. L'expérience demandait à des paires de participant.e.s de réaliser un jeu de Tangram. Des pièces de bois géométriques (carré, triangle, etc.) doivent être assemblées de telle sorte qu'elles forment une figure (renard, patineur, canard, etc.). Dans chaque dyade, un directeur a sous les yeux l'image finale à produire et doit indiquer à un exécutant, qui ne voit pas cette image, quelle pièce positionner et où, afin de la reproduire. L'interaction résultante est donc fortement asymétrique car le directeur a une information que l'exécutant n'a pas. Le directeur dispose d'une autorité épistémique selon le principe de responsabilité car il doit guider l'interaction. Les participants interagissent par téléphone afin de neutraliser l'influence potentielle de marqueurs non-linguistiques (regards, sourires, etc.). Chaque dyade réalise la tâche avec et sans charge cognitive. La charge cognitive imposée aux participants est manipulée à travers la pression temporelle imposée aux participants. Dans la condition avec charge, l'expérimentateur indique un temps limité (10 minutes) et rappelle toutes les deux minutes le temps restant. Dans la condition sans charge, aucune indication concernant la durée de la tâche n'est fournie aux participants.

#### **3.2.2. Exemples d'analyse**

Les interactions résultantes ont fait l'objet de transcriptions orthographiques reproduisant l'intégralité des MD et des hésitations produites par les interlocuteurs. Les transcriptions font apparaître les tours de parole et les chevauchements. Une transcription dans une base de données a permis le relevé systématique et le décompte de « marqueurs de projet » ciblés, identifiés par Bangertter et Clark (2003) comme *okay*, *yeah*, *uhuh* dans les données anglaises notamment; *oui*, *okay*, pour les données en français<sup>4</sup>. Nous avons ajouté *voilà* à cette liste conformément à notre

---

4 L'expérience a été répliquée à l'Université d'Essex en anglais.

hypothèse. Voici un exemple représentatif des interactions du corpus, condition avec charge :

- (5) 1Dir : là il faut que tu prennes ton petit triangle
- 2 Exéc : ouais
- 3 Dir : ton petit triangle et tu mets l'angle droit en haut à gauche tu vois dans la continuité du petit carré sur la face droite du petit carré
- 5 Exéc : ok donc ça ferme la coque quoi c'est ça
- 6 Dir : voilà ça c'est l'arrière du bateau

Ce bref extrait propose un sous-projet entier, de son explicitation (l. 1) à sa réalisation et sa validation conjointe (l. 5 et 6). Dans cet exemple, la dyade passe à une nouvelle étape du Tangram (rajouter une pièce). On peut penser que *là* (l. 1) signale ce sous-projet dans les mots de Bangerter et Clark ; Dostie (2004 : 46) aurait dit « marqueurs de balisage »<sup>5</sup>. Le tour du directeur est riche d'informations et celui-ci en appelle à la validation de son interlocuteur en utilisant *tu vois*. Le verbe de perception *voir* (que l'on retrouve évidemment dans *voilà*) vise quasi explicitement la représentation forgée par l'autre : voit-il la figure de la même façon ?

La réponse de l'exécutant contient plusieurs MD : *ok* prend acte de l'information dont il suspend en fait la validité pleine et annonce donc la reformulation proposée par le locuteur qui donne une autre représentation de la scène suite à la description du directeur. Leur accord indique qu'ils partagent un terrain commun, l'ensemble des connaissances qu'ils ont conscience de partager (Clark 1996). *Voilà* entérine cet alignement et pointe les éléments précédents de deux façons : il convoque les informations spatiales et évoque leur unité (et ici leur complémentarité) au vu de la tâche visée (positionner le petit triangle). *Voi-là* fait écho à *là*.

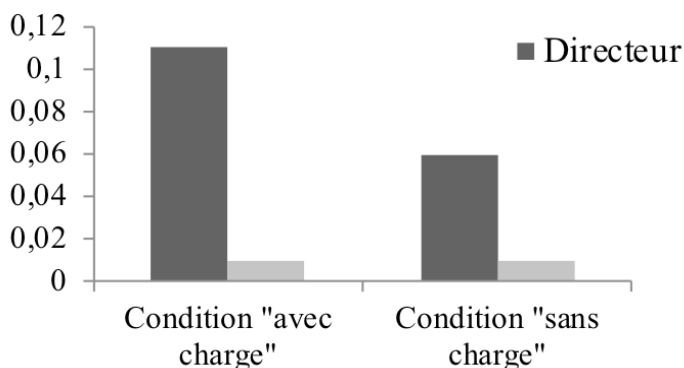
### 3.3. La charge mentale comme variable

186 tours de parole contenant au moins un *voilà* ont été identifiés dans les transcriptions des 18 dyades (dans les deux conditions). Ils sont largement produits par les directeurs (159 contre 27 produits par les exécutants). L'asymétrie interactionnelle semble avoir un impact réel sur la distribution de ce MD. De plus, comme attendu, les tours de parole contenant au moins un *voilà* sont plus fréquents dans la condition « avec charge » (123) que dans la condition « sans charge » (63). Le même pattern est retrouvé aussi bien chez les directeurs (108 « avec charge » et 51 « sans charge ») que chez les exécutants (15 « avec charge » et 12 « avec charge ») mais de manière moins prononcée.

5 Forget (1989) y voit un marqueur de pertinence discursive. Voir Dostie (2007 : 52-55) pour les emplois discursifs.

**Tableau 2 : Fréquences de voilà rapportées au nombre total de tours de parole produits dans chaque condition**

	Directeurs	Exécutants
Avec charge (1026 tours)	0.11	0.01
Sans charge (871 tours)	0.06	0.01

**Figure 1 : Proportion d'énoncés contenant au moins un *voilà***

#### 4. Discussion

##### 4.1. Hypothèse partiellement vérifiée

L'augmentation conjointe de la charge cognitive et du nombre de *voilà* produits par les participants confirme notre hypothèse. Mais le fait que *voilà* soit principalement produit par les directeurs doit nous conduire à nuancer cette conclusion car dans les questionnaires de fin d'expérimentation, les directeurs disaient avoir perçu la tâche comme moins difficile que les exécutants.

Il est probable que la charge mentale confonde deux phénomènes : la réallocation des ressources cognitives à la tâche de Tangram elle-même – et dans ce cas-là les exécutants sont logiquement les plus rudement mis à l'épreuve – et l'utilisation d'une partie des ressources pour la gestion de l'interaction, et dans ce cas, les directeurs ont la principale responsabilité. Le questionnaire incite à envisager que *voilà* agit largement dans la gestion de l'interaction où le directeur, dépositaire de l'autorité épistémique,

est le seul à même de confirmer, infirmer ou nuancer les informations. Dans l'exemple (4) ci-dessous, les participants font face à des difficultés communicationnelles (1.4-5). L'exécutant a du mal à traiter l'information linguistique et visuelle. À ce moment-là, leur terrain commun n'est pas identique ou symétrique. L'interaction cherche à dissiper le malentendu, ou plutôt à réduire l'asymétrie épistémique pour permettre le partage d'un terrain commun. Lorsque les partenaires se sont assurés d'avoir la même version (l. 7-10) les MD entérinent les changements. *Voilà* (l. 8) valide la proposition de l'exécutant qui demandait confirmation (selon la logique interactionnelle). Du point de vue de la responsabilité, et de la charge mentale, le directeur vérifie en fait que ce qu'il a dit correspond à ce que l'exécutant dit avoir compris et que ses descriptions correspondent à la figure. Si le directeur valide, l'interaction avance et ils peuvent passer à une autre pièce du puzzle. Le directeur doit donc être sûr de sa validation. Ainsi, lorsqu'aux lignes 17-20, un autre problème d'intercompréhension surgit, le directeur ne passe pas outre sa résolution (*tu vois ce que je veux dire*) malgré la proposition de l'exécutant (*pas du tout mais c'est pas grave*).

- (6) Dir: Tu prends les deux côtés qui vont vers l'angle droit tu les diriges pour que tous les deux ils aient une face horizontale, que les deux côtés soient horizontal et l'autre vertical  
 Exec: Ça fait un carré je vois pas du tout là où tu veux en venir attends tu me dis je prends les deux triangles  
 Dir: Il suffit de les coller ensemble  
 Exec: D'accord de côté et ça fait une pointe vers le bas  
 Dir: Voilà  
 Exec: Ok  
 Dir: Voilà et les deux grands côtés sont en diagonale  
 Exec: Ouais  
 Dir: C'est bien ça  
 Exec: Ouais  
 Dir: Donc par-dessus ce grand triangle on va construire un carré  
 Exec: Ouais  
 Dir: Qui va être tourné un peu pour que tu aies tes pointes en haut en bas à gauche et à droite tu vois ce que je veux dire  
 Exec: Pas du tout mais c'est pas grave  
 Dir: Tu prends un carré et tu le tournes de 15 degrés tu vois  
 Exec: D'accord  
 Dir: Voilà et donc il va toucher le milieu du triangle  
 Exec: D'accord  
 Dir: Voilà  
 Exec: Ça marche

Dir: Et donc pour construire ce carré [...]

Par conséquent, *voilà* dénote vraisemblablement le fait que le directeur *pense* que le but a été atteint par l'exécutant (sur la base des indications fournies par ce dernier). Il signale le réalignement des représentations du terrain commun et autorise alors la progression de l'interaction. C'est pour cela que *voilà* est superficiellement lié à la fin ou l'ouverture d'un topique – ou d'un sous-projet dans la proposition de Bangerter et Clark (2003). Mais si *voilà* intervient dans les cas où l'intercompréhension est mise à mal, on peut envisager que les MD apparaissent aussi juste avant, ou juste après les séquences pendant lesquelles les interlocuteurs communiquent plus difficilement. Les partenaires pourraient alors utiliser plus de marqueurs de dialogue comme autant de béquilles en vue d'éviter tout malentendu. En d'autres termes, plus le risque d'incompréhension est élevé, plus les locuteurs deviennent susceptibles de produire des marqueurs de dialogue pour structurer l'interaction, alléger les coûts de traitement (d'où l'asymétrie des données dans la condition avec charge) et expliciter leur positionnement intersubjectif.

#### 4.2. *Trois nouvelles questions*

Cette hypothèse partiellement vérifiée et surtout amendée pose de nouvelles questions:

- chaque locuteur est-il capable d'estimer correctement la charge cognitive ressentie par son partenaire?
- comment les locuteurs prennent-ils en compte les disparités potentielles de charge cognitive ressentie (lors de la production de marqueurs tels que *voilà*?)

Jusqu'à maintenant, nous avons supposé que le directeur était capable d'estimer la charge cognitive ressentie par l'exécutant et d'ajuster le contenu de ses énoncés en fonction de cette estimation (Mainwaring et al. 2003; Schober 1995), mais il est important de souligner qu'à ce jour, aucune étude n'a été entreprise en vue d'examiner directement cette capacité.

Par ailleurs, les locuteurs prennent-ils en compte les disparités potentielles de charge cognitive ressentie lors de la production de marqueurs tels que *voilà*? Nous ne pouvons répondre à ces questions dans cet article, mais elles feront l'objet de futures recherches. Dans ces recherches, la charge cognitive imposée est manipulée de manière individuelle (c'est-à-dire que chaque participant peut se trouver, ou non, en situation de charge cognitive) pour déterminer si c'est la charge *ressentie par soi* ou *attribuée à autrui* qui guide la production de marqueurs tels que *voilà* (Knutsen et al. 2019).

Une troisième et dernière question s'impose: *voilà* permet-il de réallouer les ressources cognitives à la gestion de la tâche/au traitement

de l'information (spatiale par exemple)? Ou signale-t-il que des ressources ont été réallouées à la parole mise en difficulté dans ces séquences? Nos recherches futures viseront à répondre à cette question.

Enfin, il faut aussi envisager les moments où l'interaction elle-même est mise en difficulté sans que cela implique forcément une charge cognitive préalablement accrue. Ces questions dessinent les limites de cette étude mais aussi des perspectives de recherche.

### **4.3. Limites du travail: la notion de tâche**

Outre les questions mentionnées ci-dessus, il faut détailler un autre aspect. En effet, le corpus peut être taxé d'artificiel. Le cadre du laboratoire n'est pas tant gênant que le type d'interaction très cadrée qu'il crée. Les dialogues finalisés (*task-based interactions*) ne peuvent pas être représentatifs de l'usage du langage en général.

La notion de (sous-)projet fonctionne bien car elle s'aligne en fait sur les différentes étapes du jeu: une pièce du Tangram = un sous-projet. Qu'en est-il lors d'interactions spontanées courantes et informelles non fondées sur une tâche (conversations au café, dîner de famille, etc.)? Qu'en est-il encore des conversations cadrées par un genre interactionnel précis (interview TV, commande de nourriture au restaurant et autres frames-voir Goffman 1974)? Cette question est particulièrement importante dans le cadre de la psycholinguistique, où le dialogue est défini comme étant orienté vers un but. Cela contraint donc directement les types de situations (résoudre un puzzle, définir un itinéraire, etc.). La question de savoir si les résultats obtenus peuvent être généralisés à des situations plus informelles reste ouverte. L'approche interactionnelle nous paraît à même de dépasser les limites que nous imposent le corpus en nous affranchissant de la notion de projet pour adopter la notion d'action de l'AC (Schegloff 2007, Enfield/Sidnell 2017). Dans ce cadre, le tour de parole suivant est une indication de ce que le locuteur a compris du tour précédent.

En (6), voilà (l. 8) indique rétrospectivement que le directeur a interprété le tour de parole précédent comme une demande de confirmation. Cette approche, qui ne s'intéresse jamais à la dimension cognitive de la parole, permet de lier séquençage de l'interaction et répartition des rôles interactionnels, soit deux aspects qui régissent l'emploi de *voilà*. Mondada (2018) entreprend de caractériser en termes interactionnels les usages de *voilà*, qui ne bénéficie pas de description systématique dans le cadre de l'AC. Dans ce cadre analytique, *voilà* montre qu'il clôt autant qu'il effectue la clôture, c'est-à-dire qu'il rend manifeste l'action qu'il effectue.

En se concentrant sur les usages «particule», Mondada établit plusieurs types de clôture (*completion, recompletion*) selon les environnements



de voilà et le degré d'asymétrie de l'interaction en cours. Il nous intéresse particulièrement ici qu'elle ait constaté la plus grande fréquence de voilà dans des interactions institutionnelles asymétriques, ce qui tend à confirmer nos analyses en termes de terrain commun et d'autorité épistémique :

In a setting in which asymmetries are important – such as between the categories of the 'guide' and the 'guided' and their relative rights and obligations [...] it is striking that the particle is used in the great majority of cases by the guide. (Mondada 2018 : 374)

Cela lui fournit le point de départ d'une analyse resserrée sur les *voilà* clôturant isolés ou en position initiale d'un tour de parole (et donc suivis par quelque chose pour conclusif qu'ils soient - comme ceux de (4). Dans le corpus Tangram aussi le directeur, en charge de la progression (*progressivity*) de l'interaction en produit plus. L'idée de *projection* (de la séquence, du tour de parole) paraît finalement plus fondamentale que la notion de *projet* qui ne lui est bien entendu pas entièrement étrangère :

The stand-alone voilà in its different sequential environments (after previous acknowledgements, change-of-state tokens, and collaborative completions) achieves sequence closing in unproblematic ways and retrospectively asserts the speaker's epistemic, organizational and moral authority over the entire sequence. By contrast, the turn-initial voilà followed by a repeat or a continuation often occurs in a sequence in fieri, and although it projects closing, it also orients to some disalignment of the co-participants. (*op.cit.* 408)

L'auteure retient plusieurs usages de *voilà* dans des contextes compétitifs ou polémiques. Certains de ces usages permettent effectivement au locuteur en charge de la progression du dialogue de reprendre la main en contexte polémique. Mais pourquoi *voilà* fait-il cela et pas un autre MD ? Il nous semble que l'instruction sémantique que nous proposons permet d'expliquer au moins en partie la transformation du présentatif en marqueur de discours, et confirme par ailleurs notre hypothèse de *grouping*. Ainsi Mondada (2018 : 390) peut-elle écrire d'un tour contenant *voilà* suivi d'une expansion : « In this way, [the speaker] *packages* several actions together (nous soulignons) ». Son approche interactionnelle octroie un rôle très organisationnel à *voilà* alors que notre approche le maintient dans un rôle de structuration de l'information (du contenu). C'est là le principal point de discussion, sachant que notre approche cognitive intègre les apports de la psycholinguistique et permet d'aborder l'interaction comme activité cognitive en termes de coûts et de ressources. L'intégration de ces deux perspectives, déjà évoquée plus haut, semble la principale piste de recherche collaborative.

Celle-ci semble d'autant plus nécessaire que nous reconnaissons avec Mondada (2018) la nécessité de prendre en compte les autres MD,

notamment d'accord ou d'alignement tels que *oui*, *ouais*, *d'accord* et *okay*. Ce dernier terme fait l'objet d'une étude typologique et interdisciplinaire par le groupe DisCo. Danino *et al.* (en préparation) proposent ainsi que le terme *okay* manifeste un problème d'alignement dans l'interaction, surtout asymétrique. *Okay* serait ainsi un marqueur de non-désaccord où le locuteur du terme ne peut pas, pour des raisons de rôle interactionnel ou d'autorité épistémique, initier une séquence de désaccord ou de polémique. Il est intéressant de remarquer que ces contextes sont associés à *voilà* par Mondada (*ibid.*) qui y voyait par exemple une manière pour le « directeur » de réaffirmer son autorité épistémique. En (4), *voilà* apparaît d'abord avec *ok*, justement interprété comme accord insuffisant puisque le directeur relance avec un *voilà* + expansion (*voilà et*). Après une seconde séquence explicative, *voilà* apparaît avec *d'accord*, accord véritable, et la séquence se clôt réellement: la pièce est posée, le terrain commun est coopté, les partenaires sont réalignés.

## 5. Conclusion

La section précédente a tracé les limites et les perspectives de recherche ouvertes par cette étude que nous synthétisons ici. Les MD ont à voir avec la segmentation de la parole, vue comme enjeu cognitif d'intégration temporelle (maintien actif, rappel en mémoire, archivage, etc.) et informationnelle. Dans ce cadre-là certains agissent sur le contenu, les représentations, le terrain commun, comme *voilà*. D'autres, comme *okay*, semblent agir sur la structure de l'interaction. Nous avons été amenés à critiquer la notion de projet, en ouvrant une collaboration fructueuse avec la psycholinguistique et la notion de dialogue.

Cette dernière notion mériterait ainsi d'être revue avec en tête les notions sociolinguistiques d'interaction et sémantiques de discours. Ce travail de définition poserait en creux la question de ce que les MD empruntent au cadre épistémologique dans lequel ils sont pensés. Enfin, toute étude future devrait prendre en compte la multimodalité de l'oral en examinant notamment gestes, regards et postures.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M. (2011), *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin
- BAKHTINE, M. (1963/1970), *Problèmes de la poésie de Dostoïevski*. Lausanne, L'âge d'homme.
- BANGERTER, A. & CLARK, H. (2003), «Navigating joint projects with dialogue», *Cognitive Science*, 27, 195-225.
- BARSALOU, L. W. (2008), «Grounded cognition», *Annual Review of Psychology*, 59, 617-45.
- BARSALOU, L. W. (2010), «Grounded Cognition: Past, Present, and Future», *Topics in Cognitive Science*, 2, 716-724.
- CHANQUOY, L., TRICOT, A. & SWELLER, J. (2007), *La Charge cognitive. Théorie et applications*, Paris, Armand Colin.
- CHAROLLES, M. & VIGIER, D. (2005), «Les adverbiaux en position préverbale: portée cadrative et organisation des discours», *Langue française*, 148, 9-30.
- CHAROLLES, M. (2009), «Les cadres de discours comme marques d'organisation des discours». in F. VENIER (ed.), *Tra Pragmatica e Linguistica Testuale*. Edizioni dell'Orso, Alessandria, 401-420.
- CLARK, H. H. & MARSHALL, C. (1978), «Reference diaries», in D. L. Waltz (éd.), *Theoretical issues in natural language processing* (Vol. 2). New York, Association for Computing Machinery, 57-63.
- CLARK, H. H. & MARSHALL, C. (1981), «Definite reference and mutual knowledge», in A. K. JOSHI, B. L. WEBBER, & I. A. SAG (éd.), *Elements of discourse understanding* (Vol. 2). Cambridge, Cambridge University Press, 10-63.
- COL, G. (2017), *Construction du sens: un modèle instructionnel pour la sémantique*. Bern, Peter Lang.
- COL, G., DANINO, C. et RAULT, J. (2015), «Éléments de cartographie des emplois de «voilà» en vue d'une analyse instructionnelle», *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 37, 37-59.
- COL, G., DANINO, C., KNUITSEN, D. & RAULT, J. (2016), «Rôle de *voilà* dans l'affirmation: valeur confirmative et marque d'intégration d'informations», *Testi e Linguaggi*, 10, 39-55.
- COL, G., DANINO, C. & BIKIALO, S. (2019), *Polysémie, usages et fonctions de «voilà»*. Berlin/Boston, De Gruyter.
- CULIOLI, A. (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. 1., Paris, Ophrys.

- DANINO, C. (en préparation.), *Interaction et cognition la sémantique comme interface?*
- DANINO, C., WOLFSGRUBER, A. & JOFFRE, M.-D. (2019), «Voilà en diachronie: perception énonciation et courbe en S», in G. COL, C. DANINO, S. BIKIALO (éds), *Polysémie, usages et fonctions de «voilà»*. Berlin/Boston, De Gruyter, 33-80.
- DANINO, C., SCHEUER, S., HORGUES, C., KOSMALA, L. & AMAND, M. (soumis), «Okay, asymmetry and asynchrony: interaction does not always go as planned.», *Lexiques*, 21.
- DEGAND, L. & EVERS-VERMEUL, J. (2015), «Grammaticalization or pragmaticalization of discourse markers?», *Journal of Historical Pragmatics*, 16 (1), 59-85.
- DETGES, U. & WALTEREIT, R. (2016), «Grammaticalization and pragmaticalization», in FISCHER, S & GABRIEL, C. (éd.), *Manual of Grammatical Interfaces in Romance*. Berlin/Boston, De Gruyter, 635-657.
- DIEWALD, G. (2011), «Pragmaticalization (defined) as grammaticalization of discourse functions», *Linguistics* 49, 2. 365-390.
- DINSMORE, J. (1991), *Partitioned Representations*. Dordrecht, Kluwer.
- DOSTIE, G. (2004), *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs, analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles, Duculot.
- DOSTIE, G. (2007), «La réduplication pragmatique des marqueurs discursifs. De là à là là», *Langue française*, 154, 45-60.
- DUCROT, O. (1984), «Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation», in *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 171-233.
- ENFIELD, N. & SIDNELL, J. (2017), *The Concept of Action (New Departures in Anthropology)*. Cambridge, Cambridge University Press.
- EVERS-VERMEUL, J., DEGAND, L., FAGARD, B. & MORTIER, L. (2011), «Historical and comparative perspectives on the subjectification of causal connectives», *Linguistics*, 49 (2), 445-478.
- FAUCONNIER, G. (1997), *Mappings in Thought and Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- FORGET, D. (1989), «Là: un marqueur de pertinence discursive», *Revue québécoise de linguistique*, 18, (1), 57-82.
- FOX TREE, J. E. (2010), «Discourse markers across speakers and settings», *Language and Linguistics Compass*, 3, 1-13. <https://doi.org/10.1111/j.1749-818X.2010.00195.x>
- FURO, H. (2013), *Turn-taking in English and Japanese: Projectability in Grammar, Intonation and Semantics*. London/New York, Routledge.
- GOFFMAN, E. (1974), *Frame analysis: An essay on the organization of experience*. Cambridge, MA, US, Harvard University Press.
- GUILLAUME, P. (1937), *La Psychologie de la forme*, Paris, Flammarion.

- JULIA, M.-A. (2015), «Les présentatifs français «voici», «voilà» et latins «ecce», «em», «ēn». Essai d'étude comparative», in LEMARECHAL, KOCH & SWIGGERS (éds.), *Actes du XXVII<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, 115-126.
- KÖHLER, W. (1929), *Gestalt Psychology*. New York, Liveright.
- KINTSCH, W. (2001), «Predication», *Cognitive Science* 25, 173-202.
- KNUTSEN, D., COL, G. & ROUET, J.-F. (2019), «L'apport de la méthode expérimentale à l'étude de certains aspects de voilà», in G. COL, C. DANINO, S. BIKIALO (éds.), *Polysémie, usages et fonctions de «voilà»*. Berlin/Boston, De Gruyter, 259-297.
- KNUTSEN, D., COL, G. & BRUNELLIÈRE, A. (2019), «How do dialogue partners jointly manage mental load to navigate the interaction?», Poster presented at the 2019 AMLaP Conference, Moscow (Russia).
- KUHLEN, A. K. & BRENNAN, S. E. (2010), «Anticipating distracted addressees: How speakers' expectations and addressees' feedback influence storytelling», *Discourse Processes*, 47, 567-587. <https://doi.org/10.1080/01638530903441339>
- KUHLEN, A. K., GALATI, A & BRENNAN, S. E. (2012), «Gesturing integrates top-down and bottom-up information: Joint effects of speakers' expectations and addressees' feedback», *Language and Cognition*, 4, 17-41. <https://doi.org/10.1515/langcog-2012-0002>
- LE NY, J.-F. (2004), «Eléments de psycholinguistique cognitive: des représentations à la cognition», in C. FUCHS (ed.) *La Linguistique cognitive*, Paris, Ophrys, 155-170.
- MARCOCCIA, M. (2016), *Analyser la communication numérique écrite*, Paris, Armand Colin.
- MAINWARING, S. D., TVERSKY, B., OHGISHI, M. & SCHIANO, D. J. (2003), «Descriptions of simple spatial scenes in English and Japanese», *Spatial Cognition and Computation*, 3, 3-42.
- REBOUL, A. & MOESCHLER, J. (1998), *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin.
- MONDADA, L. (2018), «Turn-initial voilà in closings in French: Reaffirming authority and responsibility over the sequence», in J. HERITAGE, M.-L. SORJONEN (éds) *Between Turn and Sequence: Turn-initial particles across languages* (.). Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing, 371-412
- OPPERMANN-MARSAUX, E. (2004), «Les présentatifs «ez (vos)» et «veez/vez» + «ci/la» en ancien français», in R. LOPEZ CARRILLO & J. SUSO LOPEZ (éds), *Le français face aux défis actuels. Histoire, langue et culture*. Universidad de Granada, APFUE/ GILEC, 229-237.

- OPPERMANN-MARSAUX, E. (2006), « Les origines du présentatif *voici/voilà* et son évolution jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », *Langue française*, 149, 77-91.
- PANCKHURST R. (2006), « Le discours électronique médié: bilan et perspectives », in A. PIOLAT (Éd.). *Lire, écrire, communiquer et apprendre avec Internet*. Marseille, Éditions Solal, 345-366.
- PASCUAL, E. & SANDLER, S. (éds.) (2016), *The Conversation Frame: Forms and Functions of Fictive Interaction*. Amsterdam/Philadelphía, John Benjamins.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E. A. & JEFFERSON, G. (1974), « A simplest systematics for the organization of turn-taking in conversation », *Language* 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E.A. (2007), *Sequence Organization in Interaction: A Primer in Conversation Analysis I*. Cambridge, Cambridge University Press
- SCHOBER, M. F. (1995), « Speakers, addressees, and frames of reference: Whose effort is minimized in conversations about locations? », *Discourse Processes*, 20, 219-247. <https://doi.org/10.1080/01638539509544939>
- SIDNELL, J. & STIVERS, T. (éds.), (2012), *The Handbook of Conversation Analysis*. Chichester, Wiley-Blackwell
- TRAUGOTT, E.C. (2010), « Revisiting subjectification and intersubjectification », in DAVIDSE, VANDELANOTTE, & CUYCKENS (éds.) *Subjectification, Intersubjectification and Grammaticalization*. Berlin, Mouton de Gruyter, 29-70.
- VICTORRI, B. (1999), Le sens grammatical. *Langages* 136, 85-105.
- VICTORRI, B. & FUCHS, C. (1996), *La Polysémie*. Hermes.

